

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gilles Pellerin : un nouvellier de premier plan

Michel Lord

Number 91, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37950ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lord, M. (1998). Gilles Pellerin : un nouvellier de premier plan. *Lettres québécoises*, (91), 10–11.

Gilles Pellerin : un nouvellier de premier plan

PROFIL
Michel Lord

DE 1982 À 1992, GILLES PELLERIN a publié quatre recueils de nouvelles, contenant en tout presque une centaine de textes, tous peaufinés avec le plus grand soin. *Des sporadiques aventures de Guillaume Untel* (1982) à *Je reviens avec la nuit* (1992), en passant par *Ni le lieu ni l'heure* (1987) et *Principe d'extorsion* (1991), Pellerin n'a eu de cesse non seulement d'écrire, mais aussi de se faire le défenseur de la nouvelle, entre autres par le truchement de son métier d'éditeur de L'instant même, qui lui a permis de faire éclore toute une génération de nouvellistes.

Le débordement de l'anéantissement

Ce métier d'accoucheur de textes des autres l'a peut-être empêché d'écrire davantage, surtout depuis six ans, mais, comme il nous a déjà donné des dizaines et des dizaines de fort bonnes nouvelles, il nous restera toujours quelque chose à nous mettre sous la dent.

Presque toutes les nouvelles de Pellerin résistent à l'analyse classique — entendre ici l'étude thématique avec étude de contenu, bien que forcément chacun de ses textes ait son contenu et sa forme propres. Comme pour nous guider dans l'interprétation de l'œuvre, un de ses narrateurs, une sorte de Pellerin fictif, explique un peu la dynamique de l'œuvre de Gilles Pellerin :

*Je suis animé de la même frénésie qui me poussait jadis à faire des boules de papier de ce que j'écrivais et qui me contraint sans cesse à récrire l'histoire dont je n'accouche jamais que dans son imperfection. [...] Sitôt que j'ai terminé une histoire, je la recommence car elle n'a pas tout dit (n'a rien dit). Je sombre sans cesse dans l'incomplétude (Voir psychasténie). La nouvelle est un genre insatiable. Je nourris Moloch du mieux que je peux. (« Lecture publique », *Principe d'extorsion*, p. 177)*

N'insistons pas sur l'imperfection, qui relève de la propension à l'autocritique (fictionnelle, rappelons-le), si ce n'est pour souligner que, loin d'être un défaut dans le champ de la pratique nouvellière, l'imperfection serait même constitutive de la qualité du genre, comme, *dixit* Guy Scarpetta, l'impureté serait une des caractéristiques de la post-modernité. Je dirai que Gilles Pellerin, tel tout écrivain véritable de fiction, n'a pas quelque chose de précis à dire (je ne parle pas ici des

essais), mais nécessairement tout à *écrire*. D'où peut-être la propension à écrire surtout des nouvelles, genre idéal pour livrer par fragments des morceaux inachevés, toujours à reprendre, à recommencer, à récrire.

Dans ce sens, je suis tenté de voir la centaine de nouvelles de Pellerin comme un seul grand texte, forcément labyrinthique, rempli d'ellipses, de coupures et aussi de discours de parcours et d'errances qui courent après leur (le) sens. Ce qui ne signifie pas que l'ensemble soit homogène, la matière (car il y en a) et la manière ayant changé de 1982 à 1992, les nouvelles des *Sporadiques aventures de Guillaume Untel*, paraissant plus traditionnelles, par exemple, que celles des trois derniers recueils publiés à L'instant même.

Jeux de mots

Dans son premier recueil se côtoient des nouvelles faites de jeux de mots (Arthur Imbault et Paul-L. Huard étant les personnages du premier texte, « Miroir, miroir ») et d'effets fantas(ma)tiques (Paul, dans la même nouvelle, disparaissant du miroir où il se mire). À l'autre extrémité du recueil, Pellerin a placé en guise de finale le long récit de « L'homme qui voulait vieillir », plutôt traditionnel de forme, mais qui serait comme le prolongement narratif d'un monologue du Léopold d'*À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*, de Michel Tremblay. Ce Léopold semble revivre en Lionel Bellemare qui a une vie un peu moins épouvantable que l'autre, mais à peine :

Trente ans de travaux forcés. [...] Me voilà rendu à soixante-quatre ans, notre famille est presque toute élevée mais je m'arrache le cœur, j'ai poigné le pli. [...] J'ai passé ma vie à faire quelque chose que j'aimais pas. [...] Tu te réveilles à quarante ans et t'es déjà vieux. [...] Tu te ramasses à quarante ans presque fini. [...] Depuis l'âge de quarante ans que je fais le décompte des années. (Les sporadiques aventures de Guillaume Untel, p. 156-161)



Cette forme de discours incantatoire, à mi-chemin entre le dramatique (et même le tragique, car, à la fin, le vieil ouvrier qui avait hâte de vieillir meurt deux mois après avoir pris sa retraite) et le narratif, a aussi des relents autobiographiques (j'utilise ici ce mot avec des pincettes), car il ne s'agit pas tant d'un pastiche de Michel Tremblay que d'un tableau fragmentaire de la vie dans une usine de papier. On sait que Gilles Pellerin vient de Shawinigan, ville de pulpe et de papier, non nommée dans « L'homme qui voulait vieillir », mais qu'il campera, comme on dit d'un personnage, dans une autre nouvelle à saveur autobiographique, « Deux images dans une vasque », écrite avec comme point d'appui intertextuel une nouvelle de Giovanni Papini (« Deux images dans une conque », *Le miroir qui fuit*, 1979).

J'épouse à dessein dans ce petit essai le parcours labyrinthique du discours et de l'œuvre de Pellerin dans le but d'en diffracter la réalité contenuiste et formelle. Que j'y parvienne plus ou moins bien illustre entre autres choses le fait que l'œuvre me résiste un peu. Elle est difficile ou, devrais-je dire, ne concède rien à la facilité. Passé le premier recueil, la facture des nouvelles devient surtout discours de pensée de narrateurs qui sont toujours un peu des Pellerin ou des pèlerins, lancés dans l'imaginaire autant que dans une certaine réalité : « [J]e serais ce pèlerin de la mémoire, ce voyageur du passé intime [...] je retournerais à Shawinigan [...] dans la ville où j'ai grandi. » (« Deux images dans une vasque », *Principe d'extorsion*, p. 69)

Autobiographie ?

À l'instar du narrateur de « Lecture publique », Gilles Pellerin pourrait sans doute dire pour lui-même : « J'ai un mal fou à distinguer la confession de la fiction. » (*Principe d'extorsion*, p. 175) Dans la même nouvelle, le narrateur s'interroge sur le statut autobiographique de son œuvre, propose cinq ou six hypothèses, la dernière annulant toutes les autres :

Je suis réduit à être le visage, le corps parlant derrière le je. (Dire que cela a pu sembler une source de plaisir...) Je m'en arrange mal, ainsi que de la question « Vos nouvelles sont-elles autobiographiques ? » — Sans doute, encore que je prétende faire usage d'un je collectif [...] Dès lors que je livre mon imaginaire, j'accepte de parler d'un moi lointain, enfoui, secret, etc. Cela ne va pas sans mal. [...] Mes nouvelles sont autobiographiques au sens large : elles racontent non seulement ce que je suis mais ce que je pourrais être. [...] Autobiographiques ? Absolument pas. [...] j'écris. N'attendez pas que j'avoue prendre toute mon inspiration dans les livres des autres. Vous me feriez une réputation de plagiaire. [...] (Aucune de ces réponses.) (*Principe d'extorsion*, p. 174-175)

À l'instar de ce passage, de cette nouvelle, la narration chez Pellerin se fait tour à tour chronique du réel et de l'imaginaire, essai, drame,

satire, et tout cela souvent dans le même mouvement. Fantastique aussi, au sens générique, Pellerin ayant remporté le prix Logidisque de la science-fiction et du fantastique québécois en 1988, grâce au recueil *Ni le lieu ni l'heure*. La chose (fantastique) a sans doute une grande importance pour lui, en dépit du petit nombre de ses nouvelles appartenant réellement aux genres non réalistes, puisqu'il a lui-même choisi une nouvelle fantastique, « Filature », pour illustrer sa manière dans son anthologie de la maison L'instant même, *Dix ans de nouvelles* (1996). Pellerin explique lui-même le principe qui préside à la formation de l'effet fantastique chez lui :

[D]ans son œuvre de nouvelliste la dimension fantastique ne repose pas sur la nature du personnage (monstre, vampire ou autre) mais sur des figures de substitution (une ville pour un prénom, le signifiant pour le signifié, le propre pour le figuré) ou d'inversion. Ici [dans « Filature »], l'intrigue repose sur la permutation de l'avant et de l'après, cet échange se retour-

*nant ultimement, comme il se doit, sur le narrateur. Il appartient bien entendu au langage — petite phrase donnée à titre de chute — de refermer la parenthèse. (« Gilles Pellerin », *Dix ans de nouvelles*, p. 103).*

Dans cette nouvelle, aux relents réalistes magiques latino-américains (on pense au Cortazar de « Continuité des parcs »), le narrateur suit quelqu'un, le prend en filature, pour découvrir que c'est lui-même, qu'il se précède, puis s'annule, car son double refuse de lui ouvrir la porte. Pas étonnant que le narrateur de « Lecture publique » (toujours lui, j'en fais la figure (auto)critique exemplaire de l'œuvre de Pellerin) se demande ceci : « Pourquoi ne m'en suis-je pas tenu à l'anéantissement que j'ai si longtemps pratiqué et qui pourrait [...] passer pour le principe rhétorique de la nouvelle ? » (*Principe d'extorsion*, p. 174) L'anéantissement de quoi ? Du Moi, d'Autrui ? Du discours dans le récit et vice-versa, l'histoire n'ayant de sens qu'en raison de la force d'une écriture qui se tient toute seule et qui s'anéantit dans son propre parcours labyrinthique, comme dans « La vérité de Nicole », où le narrateur est à Boston sans y être : « [...] notre joie d'être à *Booston*, *Bowston*, quelque chose comme ça, même si nous n'y sommes pas. [...] Depuis une trentaine d'années que j'ai des hallucinations que mes cauchemars débordent. » (*Principe d'extorsion*, p. 119)

Du sens de tout cela ? Autant dans le débordement que dans l'anéantissement de l'Écriture, de l'Imaginaire, de la Vie. J'ai moi-même passablement anéanti, réduit, dans ce petit essai erratique, l'œuvre nouvelle de Gilles Pellerin. Elle mérite qu'on y consacre maintenant des analyses et des travaux d'envergure.

